**Introduction aux principaux enjeux de la servitude et de la soumission dans les « Lettres Persanes » de Montesquieu**

MONTESQUIEU (Charles-Louis de Secondat, Baron de) 1689-1755

Montesquieu naît dans les dernières décennies du règne de Louis XIV. Une période marquée par l’affaiblissement de la France sur tous les plans, en particulier financier. L’auteur, issu de la noblesse propriétaire terrienne du bordelais, porte un regard critique sans concession sur les choix économiques qui vont être effectués pendant cette période. Ayant effectué des études de droit et découvert les milieux littéraire, artistique et scientifique à Paris, il revient à Bordeaux où il prend la charge de Conseiller au Parlement. En 1715, alors que l’Edit de Nantes a été révoqué par Louis XIV, il épouse une Protestante, Jeanne de Lartigue.

Pendant une assez longue période il a ouvert son esprit à l’étude par le voyage : Hongrie, Italie, Hollande, Angleterre… On entre, comme on avait déjà pu le voir au XVIème siècle avec les grandes découvertes, dans une période de mutation des valeurs ethnocentriques européennes. Les grands voyages autour du monde se multiplient, ramenant des récits qui plongent la conscience européenne dans un relativisme des valeurs.

Il faut se défaire des préjugés, se détacher de ses certitudes et de ses habitudes de pensées, devenir en quelque sorte étranger à soi-même pour mieux se retrouver ensuite : on a ici les prémices de la « technique de l’œil neuf » utilisée dans ce roman.

Au moment du début de l’écriture des « Lettres Persanes », Montesquieu, en 1710, use d’un stratagème assez courant à son époque, celui de dire qu’il n’est en fait que le traducteur d’une correspondance déjà existante. En fait, on sait par diverses sources que dans ces années-là (fin 1710 et début 1720) il se documente sur l’Orient. L’œuvre elle-même, qui resta le seul roman écrit par Montesquieu, parut en 1721 sans nom d’auteur. La paternité de l’ouvrage lui fut néanmoins très vite attribuée. Les rééditions se succèdent jusqu’au début des années 1750, période durant laquelle Montesquieu, accusé d’impiété par diverses sources, est amené à effectuer des corrections. On prête à l’auteur une volonté de critiquer implicitement la religion catholique ; il répondra à cette accusation par l’ajout paratextuel d’un commentaire rédigé par lui-même sur son œuvre, intitulé « Quelques réflexions sur les Lettres Persanes » et l’ajout de onze lettres, concernant en particulier la vie du sérail, aboutissant à l’édition posthume de 1758.

Avant les « Lettres Persanes », aucun indice n’aurait pu laisser penser que Montesquieu allait écrire un roman. Il était en effet l’auteur de discours et de mémoires, à portées critiques ou scientifiques. Mais, après la première publication des « Lettres Persanes », dans l’intervalle des corrections qui s’en suivent, il entame la rédaction d’une œuvre philosophique majeure « De l’esprit des lois » (publié en 1748).

Dans cet examen rigoureux des lois, de leurs origines, des liens qui peuvent les unir, etc… il propose d’étudier trois types de gouvernements : la monarchie, la république et le despotisme. Cette œuvre est également très riche en ce qu’elle propose une série de réflexions analytiques sur la liberté, la justice, la religion, etc… On a pu considérer que les « Lettres Persanes », sous forme romanesque, ont en quelques sorte précédé et préparé l’immense rédaction de « L’Esprit des Lois ».

Les « Lettres Persanes » sont un roman épistolaire, c’est-à-dire constitué d’un ensemble de lettres, d’une correspondance, sous forme polyphonique, c’est-à-dire de « plusieurs voix ». Qui sont les personnages présents dans cette œuvre ?

*Usbek et Rica*

On peut d’emblée souligner leurs différences : Usbek est en fuite, il a quitté son pays au sein duquel il a tenté de combattre la corruption. Rica, quant à lui, effectue une sorte de voyage initiatique en Europe. Les conditions sociales ne sont également pas les mêmes : si Rica est d’extraction modeste, Usbek est un sultan qui possède un sérail agrémenté des plus belles femmes (les intrigues du sérail sont l’objet de plusieurs lettres dans le roman).

*Les autres épistoliers*

Ibben est négociant à Smyrne, c'est un ami d'Usbek et il souhaite découvrir les mœurs de la France.  
Rhédi est un jeune neveu d'Ibben. Il écrit de Venise et échange avec Usbek des lettres à caractère philosophique  
Mirza, Rustan et Nessir font partie de la noblesse persane "éclairée".  
Zachi, Zélis, Roxanne, font partie du sérail des femmes. Zachi prend plutôt la posture de la sensualité ; Roxanne, quant à elle, feint la vertu alors même qu’elle cache un jeune amant. Elle clame sa délivrance et sa liberté à la fin en se suicidant. Enfin Zélis offre des questionnements sur les enjeux de la condition féminine. Les femmes du sérail sont gardées par des eunuques qui seront amenés, sous l’influence d’Usbek, à devenir de plus en plus despotiques envers elles.

Si l’on songe à la structure de ce roman à mi-chemin entre la polyphonie épistolaire et le récit de voyage, il est difficile d’en dégager précisément une, comme il est impossible de trouver dans la trame romanesque un « suivi » thématique de lettre en lettre. Montesquieu, de toute évidence, est parvenu ici à bâtir une œuvre originale, hors des codes normatifs admis à son époque – on peut faire une comparaison avec la trame romanesque des « Liaisons Dangereuses ». Notons tout de même quelques « petits ensembles » dont certains peuvent se lire « en soi », indépendamment du reste de l’œuvre : ainsi l’épisode des Troglodytes (lettres 10 à 14), la longue considération sur la dépopulation (lettres 112 à 122), la visite de la bibliothèque (lettres 133 à 137) et, bien-sûr, le roman du sérail (lettres 147 à 161).

Quels sont les principaux aspects du roman où l’on peut rencontrer notre problématique de la servitude et de la soumission ?

* L’interaction entre la religion et la politique

Il faut bien comprendre la position de Montesquieu en matière de religion : ce dernier n’admet pas que la religion influence sous quelque forme que ce soit la vie publique et, on peut le voir de manière très claire dans le roman, il déplore que le Roi de France soit inféodé à l’autorité papale : nous connaissons par exemple cette très célèbre lettre 24 dans laquelle Rica qualifie le Roi de France de « grand magicien » et le Pape de « plus fort que lui ».

Pour Montesquieu, et il se rapproche en cela de Voltaire, le Clergé est un ferment de dissension, de controverses sans fin qui s’avère stériles, voire de grande intolérance et de cruauté : ainsi, le roman fait parfois référence à la sinistre Inquisition : « J’ai ouï dire qu’en Espagne et en Portugal il y a certains dervis qui n’entendent point raillerie, et qui font brûler un homme comme de la paille » (lettre 29). Les religieux confessent d’ailleurs aux Persans, dans ce roman, que la volonté de convertir voire d’asservir ceux qui ne pensent pas comme aux fait partie de leur vocation ; on peut lire à ce titre la lettre 61, qui narre la visite d’Usbek à Notre- Dame : « Nous troublons l’Etat, nous nous tourmentons nous-mêmes pour faire recevoir des points de religion qui ne sont point fondamentaux, et nous ressemblons à ce conquérant de la Chine qui poussa ses sujets à une révolte générale pour les avoir voulu obliger à se rogner les cheveux ou les ongles ».

La dimension asservissante de la religion est indissociable du despotisme politique : Montesquieu, dans « De l’Esprit des Lois » a été un précurseur en ce sens qu’il a défini le despotisme en tant que type de gouvernement politique distinct de la tyrannie.

En effet, si la tyrannie est la soumission d’un peuple à une chef autoritaire, égocentré, voire cruel, le despotisme repose sur des institutions. Et c’est le risque que peut encourir la Monarchie Absolue : glisser vers le despotisme.

Le despotisme, c’est le type de gouvernement que connaissent les Persans, et qui repose sur un principe de violence : voyons par exemple la lettre 80, intéressante en ce qu’elle propose une réflexion sur les peines et leur sévérité. Usbek, on l’a vu, a été forcé à l’exil pour motif d’insoumission ; dans un régime despotique, la peur s’insinue dans l’esprit de l’individu, au point d’asservir sa personnalité : « Chez nous, les caractères sont tous uniformes, parce qu’ils sont forcés : on ne voit point les gens tels qu’ils sont, mais tels qu’on les oblige à être » (lettre 63) ; Rica ajoute « on n’entend parler que la crainte, qui n’a qu’un langage ».

Bien-sûr, le despotisme est, a priori, présenté comme distinct du système Monarchique, mais, le lecteur français de l’époque comprend parfaitement que Montesquieu a l’intention de démontrer que Louis XIV est séduit par ce modèle et que, finalement, les disparités tendent à disparaître. Finalement, comme dans le système despotique, tout dépend du bon vouloir du Roi. (voir la lettre 102)

Pour finir, on peut évidemment voir dans la description du sérail une exemplarité du fonctionnement despotique : c’est une réelle structure pyramidale au sein de laquelle chaque élément joue un rôle de domination sur l’autre, quels que soient les individus et leurs fonctions : épouses, eunuques, esclaves, etc… avec, tout en haut, Usbek, qui incarne la figure emblématique du despote.

* L’asservissement aux passions :

Les hommes, en tant que scripteurs tous différents, qui narrent leur histoire et leurs expériences de vie, sont des témoins privilégiés de la tyrannie exercée par les passions. On peut citer par exemple la lettre 56 qui décrit le goût des femmes pour le jeu. Avec beaucoup d’intelligence, les Persans montrent que les lois sociales peuvent exercer une véritable tension paradoxale dans l’esprit de l’homme : ainsi, la lettre 90 prend l’exemple de l’honneur : l’homme, en particulier lorsqu’il appartient à une classe sociale privilégiée, a une conscience aiguë de la défense de son honneur qui le pousse par exemple à la vengeance lorsqu’il sent ce même honneur attaqué (ce qui est une première forme d’asservissement à une passion) mais, dans le même temps, la société, par exemple en interdisant le duel, l’empêche d’exercer cette vengeance, et l’asservit également, d’une certaine façon.

* Le poids du regard social et des conventions

Chacun joue un rôle, dans cette société française gangrénée par l’ambition : chacun s’observe, se jalouse, guette les signes de grâce ou de disgrâce etc… à ce titre certaines lettres sont emblématiques, comme la lettre 28, dans laquelle Rica découvre « l’envers du décor » du théâtre et les enjeux du regard social.

La sincérité, le vrai visage, la franchise n’existent plus : chacun dit à l’autre ce qu’il a envie d’entendre ; et c’est la même chose chez les Persans. On peut de nouveau prendre pour exemple le sérail, au sein duquel les femmes sont les « jouets » d’Usbek et n’ont d’autre choix que de se conformer à ses desiderata.

Par conséquent, on est un jour sujet de plébiscite et le lendemain on n’existe plus : Rica s’en rend compte dans la très célèbre lettre 30. Lorsqu’il est habillé à la mode de son pays tout le monde le regarde et le questionne et, dès lors qu’il adopte le costume parisien, il n’existe littéralement plus.

Sur cette tyrannie des codes sociaux on peut faire un parallèle évident avec les « Mémoires » de Saint-Simon ou encore avec les « Lettres » de La Princesse Palatine, épouse du frère de Louis XIV. Ainsi cette dernière raconte dans une de ses lettres qu’à son arrivée du Palatinat, à Paris, tout le monde se moquait de son étole en zibeline à tel point qu’elle n’osait plus la mettre. Et puis, quand les courtisans ont vu que Louis XIV appréciait sa belle-sœur et qu’elle était donc en grâce, on a allègrement commandé des étoles sur le même modèle…